

Corydon à la mode?

Autor(en): **Maurice, Jean-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **22 (1954)**

Heft 6

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569439>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Corydon à la mode?

«Je ne sais comment il se fait qu'ils soient si nombreux puisqu'ils ne se reproduisent pas» disait Tristan Bernard en parlant des invertis. Cette boutade est peut-être un bon mot, mais elle ne correspond à aucune réalité et les amateurs de statistiques ont démontré que la nature, équilibrée jusque dans ses anomalies, veille à ne pas multiplier les «figuiers stériles» dans son jardin. Il y eut cependant des époques où les moeurs, plus dissolues, favorisaient toutes les perversions sexuelles: l'antiquité païenne et la Renaissance, notamment.

Le grand fait nouveau, à notre époque, c'est que, pour la première fois depuis Pétrone, Corydon est entré dans la littérature publique et son anatomie est étudiée sous d'autres aspects que celui du libertinage. Les poètes maudits, le scandale Verlaine-Rimbaud et le procès d'Oscar Wilde, ouvrirent la voie. Gide fut le premier à oser braver le «tabou» des censeurs en matière sexuelle. Il le fit dignement et courageusement avec son *Corydon*, ouvrage d'une sécheresse voulue, plus scientifique que romanesque, et il faut se souvenir de l'accueil glacial que reçut son initiative pour mesurer la puissance du tabou dont nous parlions ci-dessus dans la Société d'alors et le chemin parcouru depuis.

Ce chemin, hérissé d'hypocrisies et de ricanements des sots et des égoïstes, nous en devons l'accès à Freud, à l'engouement et au snobisme qui, après la guerre, accueillirent la psychanalyse (les faits sont trop connus pour qu'il soit besoin d'insister). Mais il serait injuste de ne pas noter que l'incursion de *Corydon* dans le romanesque est également dû en grande partie à Proust et à sa «recherche du temps perdu».

Depuis la guerre (la seconde, la «nôtre»), en France, le genre n'a cessé de proliférer. Aussi bien est-ce dans le rôle des guerres de créer un monde sans femmes propice à l'éclosion des passions viriles et, dans la paix qui suit, de détruire suffisamment de censures pour permettre aveux et confidences parfois hardis.

Pourtant, assez paradoxalement, ce ne fut pas un journal de prisonnier mais une biographie de collégien qui mit en scène — et de quelle magistrale façon! — le premier *Corydon* de l'après-guerre. «Les amitiés particulières», de Monsieur Peyrefitte, par leur forme parfaite aussi bien que par l'action adroitement conduite, par l'intrigue habilement nouée, faussement chaste (en réalité d'une sensualité latente qui tient le lecteur en haleine jusqu'à la dernière page et le laisse sur sa faim), obtint un succès de librairie peut-être excessif. Pour ma part, je lui préfère l'admirable «Ville dont le prince est un enfant», de Montherlant, qui, dans une langue parfaite, dit l'essentiel en conservant en tous points une tenue remarquable. Quoiqu'il en soit, ces deux oeuvres étudient déjà un double aspect du problème: les recherches et les troubles de l'adolescence en face de ses monstres et sa pénible marche à l'étoile à travers cette forêt de Brocéliande qu'est l'éveil du sentiment dans les jeunes coeurs des petits hommes, d'une part; l'émoi que suscite cette même adolescence dans les coeurs adultes, notamment au sein des communautés masculines, d'autre part.

Vers la même époque il y eut «Le Sabbat», oeuvre posthume et autobiographique de l'israélite Maurice Sachs, confession cynique et tragique, parfois insupportable, toujours parfaitement écrite. A dire vrai, l'inversion n'y apparaît qu'à titre épisodique, étudiée de façon subjective, à travers les péripéties d'une vie crapuleuse. Malheureusement, cette personnalité peu recommandable de l'auteur, qui se dépeint avec une sorte de fureur masochiste et sans nous épargner aucune de ses turpitudes, risque d'assimiler, dans l'esprit du public peu averti et toujours méfiant à notre égard, l'inversion à ces tares sociales: vol, crime ou trahison.

Je passe volontairement sous silence «Sens interdits», de Paul Reboux, un livre en tous points détestable qui traite la question «du dehors», l'étudie d'un ton léger et badin, n'y voyant qu'un prétexte à anecdotes croustillantes d'un goût douteux, et finalement nous accordant la pitié comme on jette un os à un chien.

C'est enfin le grand évènement de la découverte par Cocteau (à qui nous devons, soit dit en passant, «Les enfants terribles») du poète Jean Genêt. A dessein j'insiste sur ce terme de poète. Car Jean Genêt est aussi un voleur et, loin de s'en cacher, il s'en glorifie. Il a passé la plus grande partie de sa vie dans les bagnes d'enfants ou les prisons (suivant en cela la voie des «poètes maudits» qui, de Villon à Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Max Jacob, semble décidément une tradition dans notre littérature), mais il a droit, lui, à toutes les circonstances atténuantes. A la fois inverti, masochiste et sadique, mystique et nécrophage, il s'évade de la société qui l'a renié et de ce monde qui n'est pas le sien pour créer un univers étonnant où le crime et la satisfaction des instincts les plus vils deviennent des principes sacrés. Beau comme un monstre ou comme un archange, il recompose, dans un intense délire verbal, un éden infernal où la fiction poétique et la fulgurante beauté de l'image atteignent au sublime démentiel du visionnaire. Ses Oeuvres Complètes (N.R.F.) comprennent deux romans: «Notre-Dame des Fleurs» et «Miracle de la Rose», et deux poèmes: «Le condamné à mort» et «Un chant d'amour». Mais il y a aussi une autobiographie «Journal d'un voleur» et, en édition de luxe circulant sous le manteau, des oeuvres licencieuses dont la plus intéressante me paraît être l'étonnant «Querelle de Brest». Dans ces oeuvres diverses, Jean Genêt nous livre les expériences qu'il a subies dans ses séjours en prison, mais «au-delà de l'écho d'une cellule et d'une malédiction, c'est avant tout l'itinéraire d'un homme qui a visé à transformer la malédiction qu'il subissait en salut». Et ce faisant, il est bien vrai qu'il a renouvelé le lyrisme français au point de pouvoir l'accorder au réalisme des situations louches ou des héros équivoques, et s'il faut lui trouver un maître ce ne sera pas Villon mais Rimbaud, car jamais magie poétique n'a transfiguré d'une manière plus éclatante des faits-divers crapuleux. Tout son art, suscité par ses souffrances physiques ou morales, par ses aberrations sexuelles ou ses anomalies sociales, n'est qu'un effort désespéré afin de rendre NATURELS, donc REDEMPTEES, ses errements.

Jean-Paul Sartre a démonté les mécanismes psycho-philosophiques de cette attitude dans une longue étude intitulée: «Jean Genêt, comédien et martyr». Je lui reproche cependant de n'avoir pas assez insisté sur

le côté *féérique* du personnage que Cocteau — autre magicien — avait su parfaitement subodorer. Sartre était cependant à même de comprendre et d'expliquer les perversions sexuelles de Genêt puisqu'il les a lui-même plusieurs fois utilisées dans son oeuvre romanesque («Le mur» — «La nausée») ou dans son théâtre («Huis-Clos»).

Hélas! Quel que soit le génie de Genêt, il demeure un «outlaw» et ses mauvais garçons, comme ceux de Carco, ne peuvent qu'effaroucher le bourgeois en face de «penchants» que l'on a trop aisément tendance à attribuer à la pègre, à la débauche ou au vice.

Heureusement, le fameux rapport Kinsey sur le comportement sexuel du mâle humain est venu à point nommé rétablir les faits sous leur éclairage véritable. Basé sur la statistique (cette science moderne et exacte), d'une rigueur sèche et décourageante qui n'a d'égale que son implacable logique, il fait éclater les vérités comme des bombes. Et ces bombes démantèlent, détruisent l'édifice déjà branlant de l'hypocrisie et de l'obscurantisme bourgeois. Que 90% des hommes se soient adonnés dans leur aînés ou que leur propre père, voilà qui renverse pas mal de statues et vi eà la masturbation, que 60% aient connu au moins une initiation homosexuelle, que les «mineurs» — considérés par la société comme des enfants et traités comme tels — soient sexuellement plus forts que leurs donne à réfléchir!

Il restait à étudier le problème selon ses aspects religieux. Maurice Guersant s'en est chargé avec «Jean-Paul». Il s'agit d'un roman-fleuve, d'un véritable «monstre» dont la première partie est d'une crudité parfois excessive, voire inutile, et la seconde d'un mysticisme assez naïf. De plus, l'auteur a choisi la mort en conclusion, ce qui est toujours une façon d'escamoter le problème. Malgré son style relâché et ses maladresses, ce roman, écrit lui aussi sous la forme autobiographique, ne manque ni de qualités ni de sincérité et son héros, Jean-Paul, est humain et attachant.

Si nous quittons un instant la littérature pour le théâtre, nous trouvons tout d'abord «Adam» où Marcel Achard nous présente un type d'inverti-artiste assez conventionnel. Sartre, dans «Huis-clos», reprend avec un sens aigu de l'effet qui touche son public le thème esquissé par «La Prisonnière», mais hâtons-nous de dire que la situation n'est ici qu'un prétexte à une philosophie de l'absurde et à la présentation d'une humanité désespérante. Nous avons aussi «Les oeufs de l'autruche» de Rousin, où l'auteur de «La petite hutte» réalise l'aimable gageure de nouer son intrigue avec le personnage d'un inverti qui n'apparaît jamais sur scène et domine cependant la situation par sa présence invisible et inquiétante. Enfin, il y a «La ville dont le prince est un enfant», pièce littéraire qui n'a jamais été représentée en France, à la demande même de l'auteur, et dont nous avons déjà dit qu'elle nous semble en tous points recommandable.

A l'écran, nous avons eu quelques timides ou brèves allusions dans des oeuvres d'avant-garde, et surtout avec le film «Les Maudits», ainsi que dans «Les Enfants terribles» de Cocteau et «Los Olvidados» de Buñuel. Tout cela ne tirait pas à conséquence, passait même inaperçu auprès du grand public, et il semblait à tout jamais impossible de transposer

un problème humain aussi délicat et aussi controversé dans un art essentiellement visuel où la moindre faute, la plus minime négligence risquent non seulement de choquer le spectateur, mais encore d'atteindre des buts diamétralement opposés. Ce fut le tour de force d'Henri-Georges Clouzot, dans «Le Salaire de la peur», d'après le roman de Georges Arnaud, de tirer du couple mâle la substance même de son film et en même temps, sans rien négliger, sans passer sous silence aucune conséquence de cet état de fait, de nous exposer ce dangereux sujet avec une habileté telle que la plupart des spectateurs ne s'aperçurent pas des liens plus complexes que la simple amitié qui unissaient ce couple étrange d'aventuriers: le vieux «dur» qui devient «mou» (Charles Vanel) et le jeune «demi-sel» qui devient un vrai caïd» (Yves Montand). Voilà une oeuvre parfaite!

S'il faut conclure cette longue — et néanmoins incomplète — nomenclature, je dirai que Corydon n'est à la mode que parce que notre époque, curieuse de tout, a cru découvrir en lui un coin inexploré de l'âme humaine. Pourtant, à travers tant d'essais, d'études, de romans et de pièces, ce nouvel Adam nous apparaît encore bien incomplet et bien fragmentaire. Il faudrait voir fleurir une oeuvre connexe qui réussisse la synthèse de ces divers éléments et nous présente enfin sans fards le problème sous ses multiples aspects. Quel éditeur courageux nous l'offrira?

Jean-Pierre MAURICE

A propos de notre nouvelle

«La suprême nuit»

La publication de cette nouvelle nous a valu un grand nombre de critiques très sévères. Nous avouons que nous avons longtemps hésité avant de l'imprimer. Malheureusement, le cercle de nos collaborateurs littéraires vraiment capables est très restreint et leur production, en général, peu abondante. Cela nous oblige d'imprimer de temps à autre des travaux que nous écarterions, si notre choix était plus abondant. Nous reproduisons ci-après l'une des critiques qui nous est parvenue récemment au sujet de la «Suprême Nuit», tout en ajoutant pourtant que ce récit avait aussi ses qualités. La discussion entre les deux hommes, avant l'accomplissement du geste fatal, est par endroits vraiment saisissante et résume bien la mentalité de certains d'entre nous. Et voici la critique:

«La suprême nuit» (puisqu'il faut en parler) m'a finalement déçu, voir écoeuré. Le spectacle de cet homme à cheval sur ce beau garçon et lui faisant sauter les yeux est d'un sadisme horrible, insoutenable. Cela risque seulement de donner des arguments à nos détracteurs. Je m'étonne que vous, habituellement si prudent et si avisé, ayez laissé passer cela. Sans doute avez-vous été pris de court. Le style eut peut-être tout sauvé... mais hélas!»

Pour la Rédaction:

C. W.